

Manolita, Parc Saramartel, Antibes A.M., 25 décembre 1949

Ma très chère Lise,

Joyeux Noël et une Bonne Année, plein de bonnes choses pour vous, et pour toute votre famille ! Quelle joie, si je pouvais vous avoir ici, aujourd'hui, sous ce soleil ardent ! Figurez-vous qu'un oranger a déjà fleuri et embaume tout notre enclos. Et que nous avons 28 degrés au soleil... Mais vous êtes loin et je ne suis pas maîtresse de mes actes...

Ma chérie, je pense très souvent à vous et je tâche de vous suivre à votre tournée, quand vous allez, telle l'abeille du bon Dieu, piquer tous vos malades, et leur donner un peu de joie par votre bonté jaillissante. Je vois vos grands yeux verts animés et je vous aime de plus en plus et j'espère qu'un jour vous le sentirez et vous verrez qu'il vous portera bonheur...

Je voudrais beaucoup vous prier, de l'argent de moi que vous avez, d'acheter quelques belles fleurs pour le 31 décembre et les mettre sous la photo de votre cher papa. Et de donner, s'il en reste, les mille francs à Fred\* pour son aquarelle. Seulement je vous prierai de le dire à Mme Puaux, si Fred lui en avait parlé. Qu'elle ne s'imagine pas que je promets et ne tiens pas ma promesse. Je lui écrirai d'ailleurs incontinent. Elle nous a envoyé un doux petit mot, qui m'a fait un grand plaisir. Vous savez que je pense souvent à elle, et la voudrais heureuse...

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. Toujours la même vie très calme, très solitaire, et Kazan qui travaille de plus en plus, et ne veut entendre parler d'aucun déplacement...

Vous ai-je dit que ma sœur cadette était ici pour une semaine ? Elle a retrouvé son mari à Francfort, qui l'adore et qui m'a écrit de si bonnes choses que j'avais les larmes aux yeux en les lisant. Il nous invite d'aller le voir et nous offre de nous faire tous les frais. Mais nous n'avons pas de passeports et même si nous en avons, je doute fort que Kazan voudrait y aller. En tout cas c'est charmant de sa part, n'est-ce pas ?

Ma sœur est toujours très souffrante et les médecins en Allemagne n'ont pas pu se prononcer. Il paraît que son sang a subi une légère altération, mais on ne peut pas trouver la cause. Aussi elle n'a pas vu grand-chose ici. Elle restait étendue de longues heures (notre chambre 12° sans chauffage, le matin, et 16 au soleil (après 11h.), la sienne un puits noir ! Elle jetait sur elle tous nos manteaux !) et quand nous sommes allées à Nice et à Cannes elle n'a pas voulu marcher du tout. Elle n'a somme toute rien vu.

Mon beau-frère va se faire opérer tout de suite après les fêtes. Si ce cauchemar finissait bien, s'il n'avait rien d'épouvantable, il me semble que je retrouverais ma jeunesse d'antan. Mais pour le moment je suis accablée sous la menace d'un malheur...

J'ai commencé hier une liseuse blanche pour Mme Métral, et je pense écrire aujourd'hui à mon amie Elise pour lui demander ses grosses aiguilles (dont je vous parlais) pour faire une de ces fameuses liseuses qui nous avaient servies si bien dans le temps. A propos j'ai encore vos aiguilles ; si vous en avez besoin, dites-le-moi, afin que je vous les expédie. Sinon, je les garde encore pour un peu, avec votre permission.

J'ai lu dans les journaux que vous avez eu un terrible brouillard. Ici il n'a jamais fait aussi beau. Mais c'est curieux, on désire toujours ce qu'on n'a point. Et moi je désire Paris, même avec son brouillard.

Maintenant, ma chère Lise, je vous laisse. Comme je n'ai rien d'extraordinaire à vous apprendre, je préfère cesser ce bavardage qui risque de devenir ennuyant.

Mille vœux de bonheur et de prospérité pour vous tous, ma chérie.

Je vous embrasse bien tendrement,

Votre Eleni.

\* *Fred, peintre, le jeune frère de Lise Puaux*